

Hollande laisse crever dans sa voiture un sans-dents de 76 ans

écrit par Fallaci | 16 décembre 2016



Nous évoquions hier le cas de ces [3 SDF italiens](#) chassés par les Frères franciscains qui réservent leur hospitalité aux Africains. Nous avons la même chose en France.

En France, Hollande et les associations spécialisées dans l'accueil du clandestin, du délinquant nous endettent chaque jour davantage pour fournir aux dits délinquants toit, nourriture, blanchisserie, ménage, formation, et le cul de la crémière à l'occasion. Pendant ce temps ils laissent crever nos SDF, ou bien ils les laissent se débrouiller à la petite semaine dans leur voiture, devenue leur hôtel 3 étoiles... A gerber.

Et le pire c'est que Jean-Louis est terriblement lucide, sa situation est malheureusement celle de milliers d'autres, de dizaines de milliers peut-être...

Christine Tasin

Jean-Louis Fenech vit dans sa voiture depuis deux ans. Même s'il appréhende son quotidien avec une certaine sagesse, il lance un appel pour trouver un logement

Il y en a qui prêchent dans le désert. Lui n'a eu d'autre choix que le bitume. Depuis presque deux ans, Jean-Louis Fenech n'a pour toit que son monospace.

Et si la Méditerranée dessine son horizon, son parcours n'a rien d'une mer d'huile. Une vie heurtée par les coups du sort. Un destin bringuebalé par le ressac des vagues plus ou moins acides. Un regard qui en dit long sur les tempêtes qu'il a dû essuyer.

Amarré sur sa place de stationnement d'un parking antibois, il (sur)vit enfermé dehors. À 76 ans.

Un âge où cet ancien artisan maçon devrait pouvoir couler des jours paisibles, ou du moins bénéficier d'une petite accalmie. En ayant, lui aussi, un abri après avoir passé son existence à en construire pour les autres. Un paradoxe que le retraité observe d'un œil désenchanté: *« Les services sociaux : ils me connaissent. Je suis allé partout. J'ai essayé. Mais il n'y a pas vraiment de solution qui convienne. Vous savez, on n'arrive pas à s'entendre... »*

PHILOSOPHE DEVANT DES MURS DE DÉSILLUSION

Une formule derrière laquelle se cachent dossiers et autres demandes en attente devenues, au fil des mois, feuilles et lettres mortes. Des requêtes non renouvelées faute d'espoir, faute d'y croire.

« Mon neveu a essayé de m'aider là-dedans. Je l'avais prévenu: avec moi on se casse les dents », sourit amèrement ce papa de sept enfants qui, pudiquement, ne souhaite pas leur demander de l'aide et vider chez eux son coffre et son cœur qui commencent à peser sacrément lourd: *« Ils ont leur vie, eux aussi. »*

Silence.

Les mots reprennent le dessus sur l'émotion. Parce que si le septuagénaire a souvent dû s'échouer contre des murs de désillusion, il n'en reste pas moins philosophe. Des pensées et réflexions qu'il partage sur un bout de chaussée, avec ceux qui, en habitués, aiment à prendre le temps de discuter.

Dans son gilet polaire, c'est l'expérience de l'homme qui parle. C'est sa *« prise de conscience »*.

Adossé à la carlingue de ce que personne n'oserait appeler « maison », l'ancien

combattant raconte des brèves de vie. En vrac. La chronologie n'a pas vraiment d'importance : c'est l'accumulation, la profondeur de la plaie qui entretient la douleur.

Lancinante.

La disparition d'un être cher qui ternit toutes les couleurs et fait basculer une vie. Puis, vient les galères, les nuits passées chez les proches et puis... la rue. Parce qu'il n'y a plus que ça. Parce qu'elle reste seule à tendre les bras. Et qu'elle a une fâcheuse tendance à enserrer chaque jour.

Un peu plus fort.

Une situation extrême sur laquelle Jean-Louis Fenech pose son propre diagnostic. Puisqu'il a besoin de comprendre ce qui parfois n'a peu ou pas d'explication acceptable. « *J'ai été emmené là* », répond-il du ton de l'évidence à la question du : « *Comment êtes-vous arrivé ici?* »

Croix autour du cou, le retraité évoque sa foi. Il cherche en elle les réponses aux questions qui laissent s'installer le silence: « *Avant tout ça, je ne m'intéressais pas à la religion. Mais j'ai compris que cela pouvait soigner l'âme.* »

Colmater des brèches qui suintent, panser les blessures de l'invisible. « *Sans ça, je serais déjà loin. J'aurais fermé le portail...* »

« UN PETIT ABRI, JUSTE DE QUOI DORMIR »

Et c'est en regrettant une société et un système manquant « *d'entraide et qui ont oublié le partage* » que le baroudeur spirituel se prend à se surprendre. « *Ce que j'aimerais? Un petit toit, un petit abri. Oh, trois fois rien, juste de quoi pouvoir dormir et poser mes affaires. En plus, je sais très bien cuisiner. C'est dommage: personne ne peut en profiter!* »

Inviter quelques amis et passer des nuits au chaud, avec sa « *petite retraite* ». Pour enfin, « *ne plus être un escargot avec toute sa baraque sur le dos* ». Juste sortir de sa coquille, la poser sur le bas-côté et pouvoir, à son tour, prêter main-forte à ceux qui en ont besoin.

Lucide, il plante son regard au plus profond de son interlocuteur: « *Parce que si on parle de moi, c'est aussi pour les autres. Je ne suis pas tout seul dans ce cas. Si*

on peut se rendre compte de ce qui se passe, si on peut faire avancer les choses, alors ce sera utile. »

Salutaire.

<http://www.nicematin.com/vie-locale/a-76-ans-il-cherche-un-toit-pour-quitter-lamer-bitume-99542>

Honte à la France qui donne priorité, gîte et couverts à des clandestins, qui dépense même des fortunes pour aller les chercher dans leur bled, mais qui abandonne totalement ses citoyens à la rue, confrontés à tous les dangers, à la faim, le froid, à la solitude la plus terrible, exclus de la société, et qui laisse également ses vieux sans toit, dormir dans une voiture, en plein hiver, sans qu'aucune ONG non plus ne s'en émeuve.

Comment ne pas être révoltée, face à tant d'inhumanité sélective??